



HAL
open science

Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe

Frantz Grenet

► **To cite this version:**

Frantz Grenet. Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe. J.-N. Robert. Hiéroglossies III: Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe, Collège de France, pp.73-82, 2023, 9782913217461. hal-04034093

HAL Id: hal-04034093

<https://hal.science/hal-04034093>

Submitted on 20 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES JAPONAISES



HIÉROGLOSSIE III

PERSAN, SYRO-ARAMÉEN
ET LES RELATIONS AVEC
LA LANGUE ARABE

COLLÈGE DE FRANCE
25 JUIN 2018

SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-NOËL ROBERT

۱۳۵۴

۱۳۵۴

Table des matières

Jean-Noël ROBERT

Avant-propos 5

Introduction : Hiéroglossie III. Des langues sacrées en quête de religions
– Une sottie hiéroglossique – 7

Samra AZARNOUCHE

Les langues que parlait Zarduštra :
diversité et connectivité linguistiques dans le zoroastrisme tardif 17

Nicholas SIMS-WILLIAMS

Langue sacrée, écriture sacrée ? Le syriaque et ses rivaux
dans les textes chrétiens et manichéens de Tourfan 55

Frantz GRENET

Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe 73

Muriel DEBIÉ

« La reine de toutes les langues » : les relations hiéroglossiques
du syriaque avec les langues environnantes 83

Christian Julien ROBIN

Arabie antique : variations dans la manière de nommer
le Dieu unique 139

Christian Julien ROBIN

Le guèze maquillé en saba'ïque des inscriptions royales aksūmites
(Éthiopie antique) 171

Pierre LORY

La sacralité de la langue arabe en Islam

207

Bernard HEYBERGER

Le christianisme oriental et ses langues (xvii^e – xxi^e siècle)

229

Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe

Frantz GRENET

Professeur, Collège de France

Les concurrents du persan à Samarkand aux x^e et xi^e siècles, d'après les dernières découvertes

Quand on dit « Samarkand », on pense « Omar Khayyām », donc « poésie persane ». Cette image est illusoire à deux titres : il n'est nullement certain que Khayyām ait vécu à Samarkand à un moment de sa vie (du reste fort mal connue), et à son époque, le xi^e s., ni les langues littéraires ni même la poésie ne se réduisaient là au persan.

La situation qu'on attendrait, par analogie avec l'Iran de cette époque, verrait coexister l'arabe, le persan, et des vernaculaires locaux, en l'occurrence des dialectes prolongeant le sogdien, langue iranienne de la région à l'époque préislamique. En réalité c'est beaucoup plus compliqué. La diversité est venue d'une part de la progression lente mais régulière des turcophones depuis le vi^e s., et d'autre part de la présence particulièrement forte de minorités religieuses qui ont introduit ou artificiellement prolongé plusieurs autres composantes, l'une iranienne (le sogdien littéraire), l'autre sémitique (le syriaque)¹.

L'arabe et le persan à l'avant-scène

L'arabe et le persan sont en situation classique de coexistence dans le monde iranien à cette époque, un partage où le domaine privilégié de l'arabe va peu à peu se trouver réduit à la grande prose, puis finalement à la religion. Par un apparent paradoxe, c'est dans les régions les plus orientales du califat, là où le pehlevi, ancêtre du persan, n'avait pas été parlé, que le persan ressuscite au ix^e et au x^e s., en absorbant un stock considérable de

¹ Je laisse ici de côté les communautés juives, présentes à Samarkand (voir le témoignage de Benjamin de Tudèle vers 1170, certes par ouï-dire et exagérant les chiffres), mais les témoignages linguistiques proviennent d'autres régions: inscriptions funéraires araméennes à Merv, araméennes avec citations hébraïques à Firuzkuh dans le Ghōr ; textes judéo-persans (persan archaïque écrit en caractères hébraïques), hébreux, araméens, arabes et persans à la « Genizah afghane » de la région de Bamiyan (présentation d'ensemble : Shaked 2016).

vocabulaire arabe. Ce néo-persan devient en quelques générations la principale langue parlée dans les villes du Tokhārestān (l'ancienne Bactriane) et de Transoxiane, se diffusant à partir du milieu des dignitaires et des scribes de la cour samanide (d'où le nom de *dari* « langue de la Cour » sous lequel est connue cette première variante du néo-persan), avant même de conquérir l'Iran lui-même à l'époque saljukide². Un autre foyer de diffusion a été les garnisons : à la fin de l'époque umayyade, la garnison de Samarkand comprenait 12 000 hommes, familles et esclaves non comptés, qui venaient d'Irak et dont certains devaient être plus iranophones qu'arabophones ; des soldats sont aussi venus de Merv, l'un des creusets de la formation du néo-persan. Mais la principale capitale samanide étant Boukhara, la *nisba* « Samarqandī » figure assez peu dans le répertoire des écrivains fameux de l'époque. Rūdaki, l'un des grands fondateurs de la poésie persane, est originaire d'un village du haut Zarafshān où l'on vénère toujours sa tombe supposée, et fait sa carrière à Boukhara.

Les sciences profanes emploient encore l'arabe, règle qui ne sera vraiment rompue qu'avec les encyclopédies du XII^e s., à la cour du Khwārezm (deux siècles plus tôt al-Bīrūnī, pourtant patriote chorasmien, déclarait que l'arabe est la seule langue propre à formuler et diffuser la science). Le genre historique n'échappe pas à cette règle : même si les Samanides ont tenu à avoir un abrégé persan de la *Chronique* de Tabari, l'*Histoire de Bukhara*, notre source principale sur l'histoire préislamique de la ville, parvenue dans la version persane plus tardive de Narshakhi, était en arabe dans sa version d'origine présentée à l'émir samanide en 943³.

Au XII^e s., Zahiri de Samarkand est très représentatif de ces va-et-vient langagiers : à côté de son « miroir des princes », *Les buts de la politique dans les situations où s'exerce le commandement*, perdu mais où l'on sait qu'il recomposait des sentences en arabe et les commentait en persan, il a écrit en prose persane le *Livre des Sept Vizirs* (*Sendbād-nāme*), rificamento farci de citations poétiques arabes et persanes d'un recueil de contes en persan lui-même traduit de l'arabe⁴. À y regarder de près, la préhistoire de l'ouvrage ouvre sur des abîmes de plurilinguisme : l'origine de la plupart des contes est indienne, mais comme plusieurs sont illustrés au début du VIII^e s. dans la peinture de Pendjikent avec plus de fidélité au *Sendbād-nāme* qu'aux autres variantes, il est net qu'il existait des versions sogdiennes orales ou écrites⁵.

² Lazard 1975.

³ Frye (trad. et commentaire) 1964.

⁴ Ateş (éd.) 1948; Bogdanović 1975 (traduction française allégée).

⁵ Voir Marshak 2002, p. 64-65, fig. 32 (« Histoire du vieillard aveugle, du marché et des compères ») ; p. 93-97, fig. 49, et p. 133, fig. 84-85 (« Histoire de la femme, du béliér, des éléphants et des singes ») ; peut-être aussi la scène de vaudeville illustrée dans Jakubovskij et D'jakonov 1954, pl. XXX (secteur III, pièce 7), qui rappelle l'« Histoire du soldat,

On peut supposer qu'il y a eu aussi des versions bactriennes ; ce n'est sans doute pas un hasard si, sur les treize contes localisés, neuf sont censés se dérouler dans des lieux qui au v^e et au vi^e s. avaient appartenu à l'empire hephthalite : « les marches de l'Oxus » (un conte), Āmul sur l'Oxus (un conte), Zābul-Ghazni (un conte), Kabul (trois contes), le Cachemire (trois contes).

La modeste survie du sogdien dialectalisé

Qu'est alors devenu le sogdien ? Vers 960 le géographe-voyageur al-Muqaddasī signale l'extinction du sogdien parlé dans la population urbaine de Samarkand (les formes locales qu'il cite sont dialectales persanes ; un imam parle encore couramment le sogdien, mais semble faire figure de curiosité)⁶. Selon Ibn Hawqal, l'inscription sur une porte de Samarkand était alors déchiffrée comme de l'himyaritique, alors qu'elle était sans doute en sogdien archaïque comme celles découvertes récemment à Kultobe au Kazakhstan et qu'on date approximativement du II^e siècle⁷. Cependant, d'après Muqaddasī, le sogdien survit dans certaines campagnes de Samarkand et de Boukhara. Selon Pavel Lurje qui se fonde sur la microtoponymie, il serait resté en usage dans la partie nord-est de l'oasis de Boukhara jusqu'au xvi^e s.⁸ Il subsiste aujourd'hui dans une haute vallée du Tadjikistan un rameau divergent, le yagnobi, dont ont été publiés des contes (en fait presque tous adaptés du tadjik)⁹, et dont Vladimir Livshits supposait qu'il prolongeait une forme ancienne de haut-sogdien dont on trouve mention sous le nom d'ustrushani¹⁰.

de la belle et de son valet ». Marshak faisait remonter la plupart des autres compositions au *Pañcatantra*, mais Monika Zin (Zin 2019) a depuis montré que très peu offrent des correspondances littérales avec ses versions sanskrites conservées ou à leur transposition arabo-persane du *Kalīlag ud Dimnag* ; le stock principal reste indien (à côté de la tradition ésopéenne), mais il s'agit d'une lignée différente, qu'on trouve notamment dans le *vinaya* des Mūlasarvāstivādīns dont on repère l'héritage jusque dans le *Sendbād-nāme*. Il n'est peut-être pas indifférent que cette école bouddhique soit attestée à Termez au vi^e s. (Bailey 1950, p. 400-403).

⁶ Collins (trad.) 2001, p. 273. Voir les remarques de Yoshida 2009, p. 330.

⁷ Kramers et Wiet (trad.) 1964, p. 474. Sur les inscriptions de Kul'tobe voir Grenet, Podushkin et Sims-Williams 2007.

⁸ Lurje 2004, p. 214-244.

⁹ Andreev et Peshchereva 1957.

¹⁰ Communication personnelle.

Hiéroglossies : le sogdien littéraire prolongé, le syriaque importé

Les langues religieuses viennent compliquer considérablement ce tableau linguistique de Samarkand à l'époque qui nous occupe¹¹.

À cette catégorie appartient évidemment l'arabe mais, comme on l'a vu, à cette époque il n'est pas encore confiné dans ce rôle.

Les manichéens ont été les conservateurs d'un sogdien littéraire très différent du sogdien parlé. D'après la tradition ils auraient franchi l'Amu-darya dès la fin du III^e siècle. Au VII^e s., ils prennent pied en Chine, mais pour la Sogdiane proprement dite on n'a aucun document sûr et aucune information textuelle avant le X^e s., avec la notice du bibliophile bagdadien Ibn al-Nadīm : sous le calife al-Muqtadīr (908-932) 500 manichéens ont fui Bagdad pour Samarkand, où les Samanides voulaient les persécuter mais y ont renoncé sur l'intervention du *qaghan* ouïghour de Turfan ; ils auraient transféré pour un temps à Samarkand le siège de leur autorité suprême (*l'archègos*), plus tard déplacé à Turfan après l'arrivée au pouvoir des Qarakhanides sans doute moins accommodants.

Des recherches récentes de Yutaka Yoshida¹² ont conduit à attribuer à Samarkand des documents rédigés en sogdien et trouvés à Turfan.

Il s'agit tout d'abord des deux « lettres manichéennes » privées éditées par Henning puis Sundermann qui les avaient datées d'avant 880 car elles mentionnent les schismes de Mihr et de Miklās, clos à cette date. Mais selon Yoshida les noms des anciens schismatiques ont pu persister comme insultes polémique s'appliquant à des manichéens d'Iraq. Il redatè les lettres du X^e s., en y reconnaissant des allusions à la migration des manichéens chassés de Bagdad et menant leurs intrigues entre Samarkand et Turfan, et en situè l'envoi à Samarkand à cause de l'absence de mention de noms ouïghours, ce qui serait impossible à Turfan. Les plaignants sont des « Élus » de la communauté précédemment installée à Samarkand et qui dans leur correspondance avec Turfan continuent d'utiliser le sogdien. Chose surprenante vu ce que Muqaddasī nous dit de l'état du sogdien en ville à cette époque, c'est une langue courante, narrative, conservant pourtant l'élégance et l'orthographe « historique » qu'on trouvait dans la littérature manichéenne sogdienne antérieure. Extraits¹³ :

(Lettre 1) : « Les sœurs ont vu une de leurs Élués prendre une houë et creuser la terre. Elles pilent les herbes et coupent sans crainte les arbres et le bois. Nos Élués ont aussi vu leurs Élués laver à l'eau

¹¹ Cette partie de l'article reprend sous l'angle linguistique des éléments développés dans Grenet 2022, auquel on se reportera pour les illustrations.

¹² Yoshida 2017 ; Yoshida 2019.

¹³ Traduction Durkin-Meisterernst 2015, p. 245-246.

un couteau taché de sang. Comme nos Élués se plaignaient, elles ont répondu : ‘L’eau du puits est morte (*c’est-à-dire stagnante*), donc c’est permis.’ (...) Elles éteignent le feu par elles-mêmes. (...) Comme leur chef Mihr-pādār était malade, une maladie des parties inférieures, une fille qu’ils avaient louée est entrée chez lui et en est ressortie, ce qui a éveillé le soupçon chez nous tous. (Elle a répondu aux Élus qui l’interrogeaient) : ‘Je lui ai pris deux fois du sang par la porte de derrière, et je le ferai encore une fois.’ »

(Lettre 2) : « Telle est la coutume de ces Syriens sales et avarés : ils ont l’expérience et la pratique de la division et de la querelle, car c’est l’esprit de division qui les commande. »

Il y aussi trois lettres trouvées dans une grotte de Bāzāklik à Turfan. Elles aussi sont en écriture sogdienne, pas dans l’écriture spécifique manichéenne. Très différentes des précédentes, ce sont des messages officiels envoyés au « *mozhak* de l’Est ». Ce titre qu’on traduit « apôtre » ou « enseignant » est le deuxième grade de la hiérarchie générale de l’Église manichéenne, mais Yoshida suggère qu’ici il désigne l’*archègos*, le chef suprême de tous les manichéens, depuis peu déplacé de Samarkand à Turfan. Par certains noms de personnages mentionnés qui sont connus par ailleurs à Turfan, il les date du début du XI^e s., la dernière période faste du manichéisme à Turfan. Elles sont envoyées à l’occasion de la fête du Nouvel An et, contrairement aux précédentes, elles sont presque totalement vides de contenu informatif : on n’y trouve que des formules laudatives, des vœux pour divers membre de la communauté, un rappel des services religieux célébrés. La phraséologie hiératique et conventionnelle, remplie de formules toutes faites, ne semble plus traduire un usage courant de la langue, contrairement à celle des lettres privées du siècle précédent. Parmi ces lettres, l’une d’elles est envoyée d’un lieu qu’on identifie à un village connu près de Samarkand, ce qui corrobore l’absence de noms ouïghours chez les expéditeurs.

À côté des manichéens, les chrétiens nestoriens ont été un autre conservatoire linguistique. Eux aussi sont supposés être arrivés tôt, au plus tard au V^e s., date possible de création de l’évêché de Samarkand. Au début du VIII^e s., on a à Pendjikent le témoignage archéologique d’un exercice de dictée (les deux premiers psaumes de la *Peshitta*), d’ailleurs très fautif¹⁴, mais on n’a d’information précise qu’au X^e s., à un moment où eux aussi voyaient leurs rangs grossis par des immigrés d’Irak. Citation d’Ibn Hawqal¹⁵ :

¹⁴ Paykova 1979.

¹⁵ Kramers et Wiet (trad.) 1964, p. 478.

« On voit à Shāwdār un monastère d'une congrégation chrétienne, comprenant des cellules et des habitations confortables et plaisantes ; j'y ai remarqué des chrétiens de l'Irak qui y avaient élu domicile à cause de sa bonne situation et l'avaient choisi à cause de son isolement et de sa tranquillité ; des fondations le font vivre et des fidèles viennent y faire retraite, car l'endroit est vénéré plus que les autres lieux du Soghd ; il se nomme Wazkarda ».

On sait où est ce lieu : près de la petite ville d'Urgut, à 30 km au sud-est de Samarkand. Une église a été fouillée là dans les années 1990, qui présente un plan typique des églises nestorienne, avec deux nefs séparées par une plateforme (*bēma*). Dans une vallée parallèle à l'est, sur les deux parois de la falaise et dans de petites caches, des inscriptions de pèlerins ont été signalées à partir de 1920. Elles ont finalement fait l'objet d'une publication complète en 2017¹⁶. On en compte 167, mais certaines sont réduites à quelques lettres déchiffrables. Elles sont très discrètes : en approchant on ne voit que des croix. La seule inscription un peu monumentale se lit *d.tybw mws'* « Moïse est dans la grâce » : est-ce le prophète, plutôt qu'un pèlerin portant ce nom ? On peut le supposer à cause de l'aspect du site, un « Sinaï en miniature » selon l'expression de Michel Tardieu, auquel cas l'inscription ferait allusion à la réception des Tables de la Loi, ou à la présence de Moïse dans la mandorle du Christ lors de la Transfiguration au Sinaï. Sinon il s'agit d'inscriptions de pèlerins, légèrement incisées ou scarifiées, pas du tout comme les inscriptions professionnelles sur les galets funéraires du Sémiretchié, siècle jusqu'au xiv^es. de l'importante communauté des Turcs Qarluq. Des formules typiques sont : « Hosanna » ; « Puisse le pécheur Yuhannan avoir merci dans la paix » ; « Untel a fait la vigile » ; « Untel a fait le signe de la Croix vivante » ; « Untel demande qu'on se souvienne de lui ». Quelques visiteurs sont des prêtres, l'un d'eux étant désigné comme « interprète de l'Écriture » (*mefashqanā*). Aucun nom n'est féminin. Deux dates probables se lisent : 752 et 1247, qui paraissent encadrer la chronologie globale.

La totalité des inscriptions est en syriaque, sauf une en ouïghour. Le même choix identitaire se traduit dans l'onomastique : sur 50 noms de personnes attestés (indépendamment du nombre d'individus), 26 (la moitié) sont syriaques, 10 iraniens, 8 arabes, 6 turcs. Les noms arabes ont pu être portés par des immigrants d'Irak, ou bien représenter la part normale de l'onomastique arabe en milieu iranophone. Par rapport à l'onomastique turque, l'onomastique syriaque est plus hégémonique qu'à la même époque dans les inscriptions du Sémiretchié et les textes de Turfan. Les explications possibles sont l'impact des immigrants irakiens, et peut-être aussi un choix fait par des pèlerins locaux, reflet d'une forte identité syriaque qu'aurait ressentie

¹⁶ Dickens 2017.

l'église de Samarkand, promue à la fin du VIII^e s. comme siège de la province ecclésiastique du Bēth Tūrkaḳāyē qui resta pendant quelque temps la plus orientale de toutes, fournissant les cadres ecclésiastiques et laïcs des sièges bien au-delà (ainsi Mar Sargis, administrateur des Yuan à Zhenjiang sur le Yangzi, de qui Marco Polo tenait toute son information sur Samarkand). En même temps, les inscriptions d'Urgut permettent de saisir à quel point cet effort pour maintenir la langue était artificiel : la grande majorité des scribes n'étaient pas des locuteurs, ce dont témoignent les incorrections épigraphiques, orthographiques et syntaxiques.

Où se cache le turc?

Le grand absent de notre dossier est le turc, pourtant très présent dans l'onomastique aristocratique de toute la Sogdiane dès avant la conquête islamique, comme le montre entre autres un contrat de mariage sogdien dans les documents du Mont Mugh, dressé à Samarkand en 711¹⁷. Il a fourni un nombre significatif de mots au sogdien, puis est devenu la langue des dirigeants de Samarkand depuis l'arrivée au pouvoir des Qarakhanides en 999. Dans le *Shāhnāme* composé aux alentours de l'An Mil, Ferdowsi transpose cette situation aux temps de la loyauté légendaire tout en en donnant un tableau volontairement exagéré, même pour son époque, afin de durcir l'opposition entre « Iran » et « Turan ». À l'en croire, les Touraniens sont indistinctement *torki zabān*, « turcophones » : le prince iranien exilé Siyāvush menant une partie de polo contre Afrāsiyāb, roi du Touran, crie à ses compagnons ses instructions en pehlevi, que même Afrāsiyāb peine à comprendre alors même que tout souverain de l'époque de Ferdowsi savait le persan (section « Siyāvush », vers 1443-1448, p. 347) ; le héros Giv parti à la recherche du prince Kay Khosrow doit employer le turc pour s'informer auprès des gens de rencontre (« départ de Khosrow », vers 609-610, p. 405)¹⁸.

Les deux principales « défenses et illustrations » de la langue turque : le *Dīwān lughāt at-Turk* « Compendium des dialectes turcs » de Mahmūd Kashgari et le *Kutadgu Bilig* « La sagesse de la gloire royale » de Yūsuf Balasaghuni, ont été composés dans les années 1070 pour la cour qarakhanide orientale de Kashgar et ont circulé plutôt en milieu saljukide. Dans le pavillon qarakhanide de la citadelle de Samarkand, contemporain du *Livre des Sept Vizirs* composé pour la même cour, la bénédiction au propriétaire est

¹⁷ Grenet 2019a.

¹⁸ Références d'après Lecoq 2019. Je remercie David Durand-Guédy pour avoir attiré mon attention sur ces passages que j'aurais dû prendre en compte dans mon article sur la notion de Touran (Grenet 2019b.)

en arabe, le poème à refrain qui court sur les quatre murs est en persan (*rōz-e kām-e del bar āyad*) ; rien n'est en turc¹⁹. Il n'y a pas d'indices de ce que les Qarakhanides occidentaux aient patronné les lettres turques. Il y a en fait un décalage considérable entre la première affirmation du turc littéraire à la cour ouïghoure de Turfan au x^e s. et la promotion du turc « djaghataï » par Alisher Navā'i à Hérat et en Transoxiane au xv^e s. Le turc s'avance masqué, comme l'exprime en substance Viola Allegranzi dans son excellente publication des inscriptions monumentales de Ghazni, toutes en arabe et en persan bien que célébrant la dynastie turque des Ghaznévides²⁰.

Références

- ALLEGIANZI, V., 2019, *Aux sources de la poésie ghaznévide. Les inscriptions persanes de Ghazni (Afghanistan, XI^e-XII^e siècles)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- ANDREEV, M.S. et PESHCHEREVA, E.M., 1957, *Jagnobskie teksty*, Moskva-Leningrad, izd. Akademii Nauk SSSR.
- ATEŞ, A. (ed.), 1948, *Sendbādh-nāmeḥ*, Istanbul.
- BAILEY, H.W., 1950, "Irano-Indica III", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 13, p. 389-409.
- BOGDANOVIĆ, D. (trad.), *Le Livre des Sept Vizirs. Sendbādnāmeḥ*, Paris, Sindbad.
- COLLINS, B. (trad.), 2001, *Al-Muqaddasī. The best divisions for knowledge of the regions*, Reading, Garnet Publishing Limited.
- DICKENS, M., 2017, "Syriac inscriptions near Urgut, Uzbekistan", *Studia Iranica*, 46, p. 205-260.
- DURKIN-MEISTERERNST, D., 2015, « Was Manichaeism a merchant religion ? », *Journal of Turfan Studies. Essays on ancient coins and silk : Selected Papers, the Fourth International Conference on Turfan Studies*, Shanghai, p. 240-250.
- FRYE, R.N. (trad.), *The History of Bukhara. Translated from a Persian abridgment of the Arabic original by Narshakhī*, Cambridge (Mass.), The Mediaeval Academy of America.

¹⁹ Karev 2003.

²⁰ Allegranzi 2019. J'emprunte ces mots à sa présentation lors de la soutenance de la thèse.

- GRENET, F., 2019a, « Le contrat de mariage sogdien du Mont Mugh (Mugh Nov. 3 - 4) : quelques nouvelles hypothèses », in *Iranian Studies in Honour of Adriano V. Rossi, Part One*, S. Badalkhan, G.P. Basello et M. De Chiara (éd.), Naples, p. 399-410.
- GRENET, F., 2019b, « Les origines et le développement de l'image du Touran dans la tradition zoroastrienne », in *Le Touran : entre mythes orientalisme et construction identitaire*, A. Caiozzo (éd.), Valenciennes, Presses Universitaires, p. 49-57.
- GRENET, F., 2022 (à paraître), « L'Asie centrale autour de l'An Mil : une oasis de coexistence religieuse? », in *L'Eurasie autour de l'an 1000. Cultures, religions et sociétés d'un monde en développement*, D. Barthélémy, F. Grenet et C. Morrison (éd.), Louvain, Peeters.
- GRENET, F., PODUSHKIN, A. et SIMS-WILLIAMS, N., 2007, « Les plus anciens monuments de la langue sogdienne : les inscriptions de Kultobe au Kazakhstan », *CRAI*, 2007, p. 1005-1034.
- JAKUBOVSKIĬ, A. Ju. et D'JAKONOV, M.M., 1954, *Zhivopis' drevnego Pjandzhikenta*, Moscou, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR.
- KAREV, Ju., 2003, « Un cycle de peintures murales d'époque qarākhānide (XII^e-XIII^e siècles) à la citadelle de Samarkand : le souverain et le peintre », *CRAI*, 2003, p. 1685-1731.
- KRAMERS, J.H. et WIET, G., 1964, *Ibn Hauqal. Configuration de la Terre (Kitab Surat al-Ard)*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- LAZARD, G., 1975, *La formation de la langue persane*, Paris : Diffusion Peeters.
- LECOQ, P. (trad.), 2020, *Ferdowsi. Shāhnāmeḥ. Le Livre des Rois*, Paris, Les Belles Lettres/Geuthner.
- LURJE, P. B., 2004, *Istoriko-lingvisticheskiĭ analiz Sogdijskoj toponimii*, Sankt-Peterburg (disponible seulement en ligne : http://www.orientalstudies.ru/rus/images/pdf/dis_lurje_2004/pdf)
- MARSHAK, B., 2002, *Legends, tales, and fables in the art of Sogdiana*, New York, Bibliotheca Persica Press.
- PAYKOVA, A.V., 1979, « The Syrian ostrakon from Panjikent », *Le Muséon*, 92 : 1-2, p. 159-169.
- SHAKED, Sh., 2016, « Jews in Khorasan before the Mongol invasion », *Iran Nameh*, 2^e s., 1/2, p. 1-13.
- YOSHIDA, Y., 2009, « Sogdian », in *The Iranian Languages*, ed. G. Windfuhr, London and New York, Routledge, p. 279-335.

YOSHIDA, Y., 2017, « Relationship between Sogdiana and Turfan during the 10th - 11th centuries as reflected in Manichaean Sogdian texts », *Journal of the International Silk Road Studies*, 1, 2017, p. 113-125.

YOSHIDA, Y., 2019, *Three Manichaean Sogdian letters unearthed in Bāzāklik, Turfan*, Kyoto, Rinsen Book Co.

ZIN, M., 2019, « The *Pañcatantra* in Sogdian paintings? », *Berliner Indologische Studien*, 24, 2019, p. 279-298.

Le colloque « Hiéroglossie III : Persan, syro-araméen et les relations avec la langue arabe » qui s'est tenu au Collège de France le 25 juin 2018 avait pour point de départ l'étroite relation langagière révélée par l'usage graphique du persan médiéval où se mêlaient vocabulaire araméen et langue persane, le premier étant utilisé tel quel dans sa notation alphabétique, mais traité comme un logogramme, en un procédé rappelant superficiellement l'usage des caractères chinois dans la langue japonaise. Ce phénomène singulier n'était que la manifestation la plus évidente de la complexité des entrecroisements linguistiques qui se sont opérés au Proche-Orient et en Asie Centrale depuis l'antiquité tardive jusqu'à l'époque moderne. On découvre aussi le rôle important de la langue médiante que fut le sogdien pour la diffusion des religions et de leur vocabulaire tout au long de la Route de la Soie, de même que la place centrale de la langue arabe dans la continuation de ce processus hiéroglossique qui engloba l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Les neuf contributions ici présentées proposent chacune un angle de vue différent sur ce vaste paysage. On trouve parmi elles des synthèses innovantes sur le rôle du syriaque ou du pehlevi, ainsi que des descriptions suggestives des relations entre les langues dans de grands centres religieux, commerciaux et politiques d'Eurasie et d'Éthiopie.

Ce volume montre combien le concept de hiéroglossie, terme qui recouvre l'ensemble des relations hiérarchisées à l'intérieur d'un réseau de langues n'appartenant pas forcément aux mêmes groupes linguistiques, mais reliées par des influences religieuses, peut projeter un éclairage fécond sur l'histoire culturelle.

Illustration de couverture : Araméogramme moyen-perse LŠNA suivi de son équivalent pehlevi, *uzwān* « langue », d'après le lexique *Frahang ī Pahlavīk* (Utas B. et Toll Ch. (éd.), 1988, *Frahang I Pahlavīk, edited with transliteration, transcription and commentary from the posthumous papers of Henrik Samuel Nyberg*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, p. 8, 76).